

L'entrée des Colombières.

UNE VILLA MÉDITERRANÉENNE

LES COLOMBIÈRES

Une œuvre architecturale et décorative
de FERDINAND BAC.

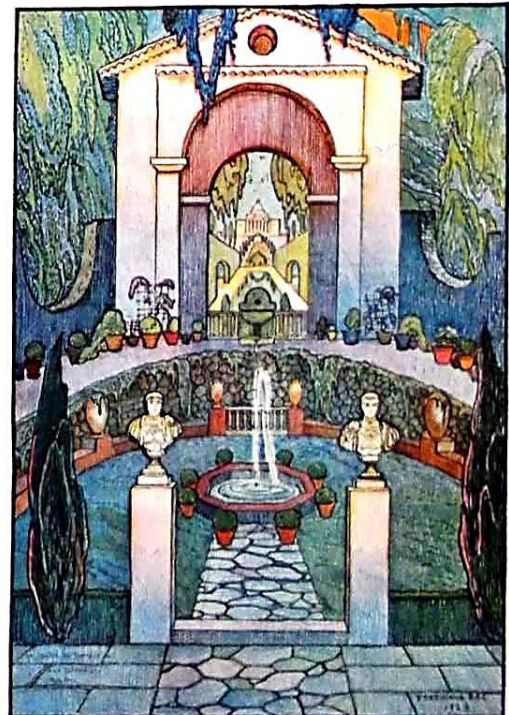
I

UNE des plus vives tristesses de ceux qui connurent l'enchantement de nos rives méditerranéennes, avant le dernier quart du XIX^e siècle, est de voir ce que les hommes en ont fait.

Par ce mot : les hommes, j'entends les spéculateurs et les hibernants qui y ont bâti des palaces ou des villas. Jamais n'a été poussée plus loin l'insolence de la richesse. Pouvant tout se permettre, ces intrus n'ont pas pris garde à ce que leur dictait ou leur interdisait le pays où ils venaient déployer leur luxe, *quid quaque ferat regio et quid quaque recuset*. Ils se sont divertis à transporter au soleil et au bord de la Méditerranée ce qui leur avait plu quelque part ailleurs, sans s'inquiéter ni du sol, ni du ciel, ni de l'heure, ni du flot, ni des plantes, ni des vents, pas même du soleil, — puisque, ne venant que pour en jouir, dans la saison où il n'y en a jamais trop, et n'aménageant point leurs bâtisses pour y demeurer en tout temps, ils ne pouvaient songer à s'en défendre.

Ainsi s'est formée et malheureusement étendue sur toute la côte cette hideuse lèpre architecturale qui en a rongé les bords divins : géantes pâtisseries ou meringages de Titans, fourrés d'éclatants fruits confits ; moules à glaces aux teintes douceâtres de citron, de framboise, de pistache ; pastiches diffamatoires de tous les styles et de tous les pays : bonbonnières Louis XV et poivrières Louis XI, le chalet du Treib et le donjon du Rhin, mâchicoulis propices à l'épanchement des huiles bouillantes et meurtrières où passer le col des coulevrines, les flèches gothiques des pays de plaine et les toits en précipice des pays de

neige, — on a même vu jadis un immense chalet norvégien accroché à la Rocca d'Hyères, un des coins les plus chauds et les plus



Le Jardin du Trompe l'Œil.

secs de la Provence : — tout enfin, sauf ou rarement le mas provençal, la terrasse italienne, la villa romaine, — ce que les habitants de la Méditerranée, dans les siècles de paix et de loisir,

L'ILLUSTRATION



L'allée de la Fontaine de Nausicaas

avant la ruine de l'Empire et la construction des remparts contre les Barbaresques, avaient aménagé.

Autour de la villa, plus un arbre du pays, mais un ramassis de plantes exotiques, sans ombre, sans fruit, sans tendresse, rigides et vernissées, qu'on dirait découpées par les ciseaux d'un géant subtil, qui ne savent pas protéger, qui ne savent pas mûrir, qui ne savent pas mourir, ni marquer l'heure de l'année et le renouveau de la sève, et ne font, quand le vent passe, que des bruissements brefs d'éventail, bien loin de ces belles plaintes de nos arbres du Nord, prolongées en harmoniques infinies.

Et ces intrus, le palmier, le chamerops, le cycas, le cactus, l'aloès, l'eucalyptus, les ficoïdes et les innombrables variétés de plantes charmues et velues, ont chassé du littoral le cyprès, le figuier, le pin parasol, le chêne vert, le chêne du Nord, le citronnier, le myrte, essences natives ou acclimatées depuis des milliers d'années, élégantes, élancées, bien-faisantes, serviables, jusqu'à la plus belle de toutes et la plus furieusement proscrite, traquée, saccagée par les envahisseurs, celle qui inspirait naguère à M. Hanotaux cette admirable strophe :

« L'olivier ! Qu'on ne juge pas de cet arbre aimé des Dieux par les pauvres rejetons souffreteux, pareils à des bouppes de balais qui s'alignent si tristement dans la Provence de Marseille et de Toulon. Ici, l'olivier est un arbre majestueux, haut

comme un chêne, — l'arbre de Minerve ! Tordu en son tronc gibbeux, portant au loin ses bras chargés d'ans et de fruits, il protège la terre et répand autour de lui la paix : son ombre légère court au creux des ravins, grimpe aux pentes rocheuses et s'élève jusqu'aux cimes. L'olivier accompagne l'homme, l'abrite, le nourrit et lubrifie sa rude existence. Son feuillage mouvant

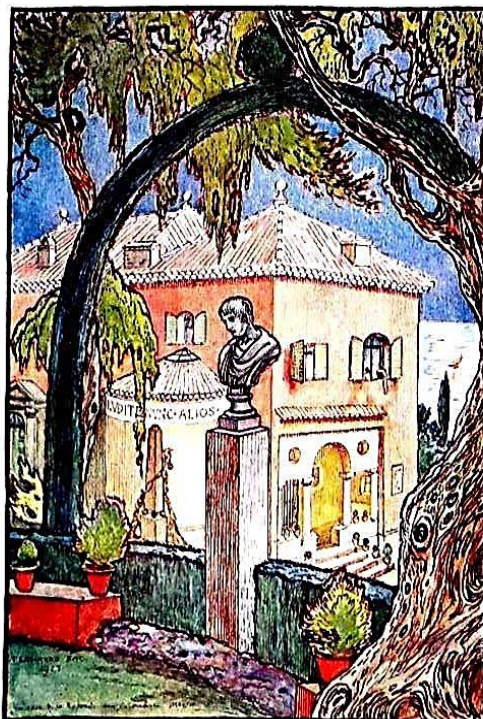
frémit comme une âme ; sa feuille persistante dit : patience, espoir. Une colline complantée de ces beaux oliviers séculaires murmure, gémit, implore ; elle contient la lumière et l'ombre, le mouvement et le repos ; c'est la vie. »

Or c'est cette vie qu'on s'est surtout appliqué à détruire. A voir les bâtisseurs et les jardiniers déchainés contre l'arbre divin et tout le miraculeux paysage, où il ne faudrait avancer qu'avec la précaution d'un dévot dans un sanctuaire, on ne peut se défendre de murmurer le proverbe vengeur :

Fools rush where angels fear to tread !

Mais maudire ne suffit pas. La protestation des artistes contre les saccages de la côte méditerranéenne, pour universelle qu'elle soit, ne remédie pas au mal. Ce qu'il fallait, c'est, tout en respectant les beautés naturelles, y ajouter l'abri réclamé par la vie humaine, c'est construire le toit où reposer sa tête, le jardin où songer. Il fallait la maison.

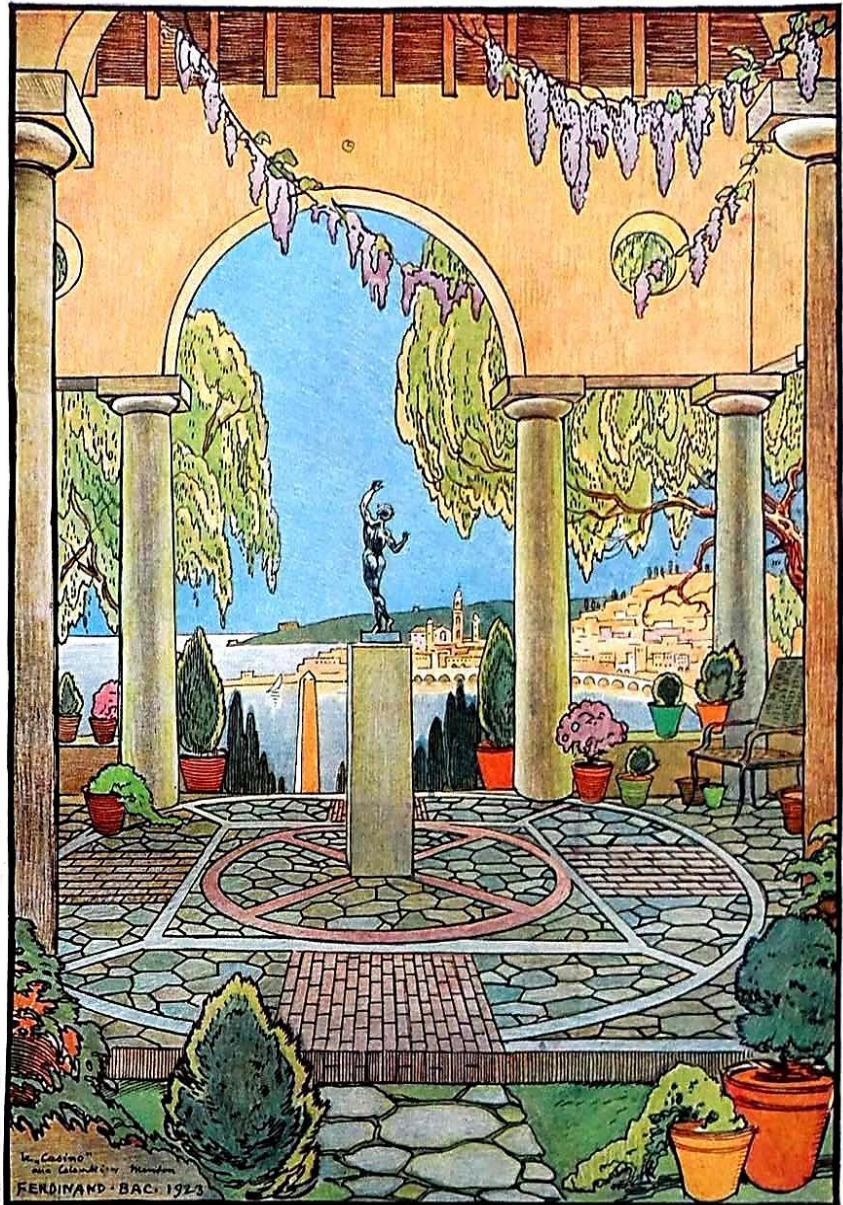
Un homme s'est trouvé pour la bâtir, qui n'y semblait amené par



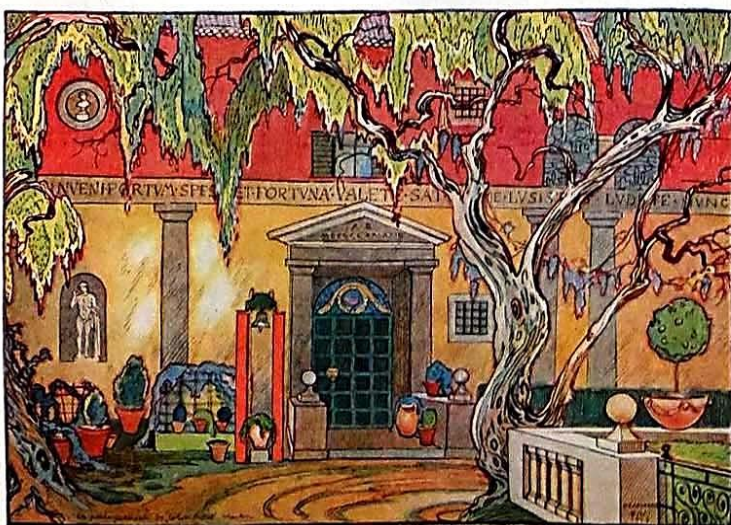
Un coin de la Rotonda

L'ILLUSTRATION

aucun des chemins où l'avaient aiguillé jusque là. — c'est-à-dire jusque vers la soixantaine, — une fantaisie incoercible, un esprit curieux de toute chose et une facilité universelle : Ferdinand Bac. On avait connu un dessinateur de ce nom, humoriste très goûté au temps des Grévin et des Caran d'Ache, illustrateur de Maupassant et fournisseur attiré de *la Vie Parisienne*. Mais, depuis longtemps, aucune silhouette signée de lui n'avait paru aux kiosques de nos boulevards et si, d'aventure, là-bas en Provence, quelque touriste arpétant les collines de Grasse s'émerveillait à la vue des terrasses et des cloîtres qui entourent une somptueuse villa dans une sorte de paradis franciscain, et lisait sur la porte ces mots : *Ferdinand Bac invent 1915-1919*, pas un instant il ne songeait à rapprocher cette œuvre sévère des croquis de théâtres et de viveurs vus autrefois, et il croyait à une homonymie. On racontait pourtant qu'en plein succès l'artiste avait renoncé à peindre la fête mondaine et demi-mondaine et à la souligner de « légendes » légères. C'était la Légende dorée qui l'attirait désormais ; il s'était converti à l'Art austère, hantait les cathédrales et les cloîtres de l'Ombrie, faisait des retraites spirituelles aux sanctuaires intellectuels de l'Allemagne romantique ou philosophe, était « entré en littérature », pour tout dire. Deux volumes sur cette *Vieille Allemagne*, que la Prusse a tuée, témoignèrent aux lettrés que la conversion était totale et profonde. Pour un œil exercé, nul doute qu'elle datât de loin. Dès sa jeunesse, l'humoriste qui surprenait Louis II, roi de Bavière, dans ses haltes en pleine forêt, ou qui accompagnait l'impératrice Élisabeth d'Autriche dans ses pensives randonnées le long de la mer et s'en allait à Vienne, à Munich, à Innsbruck, fouiller dans les archives princières que lui ouvrait une protection souveraine, se révélait bien comme un observateur de la grande histoire et un collectionneur d'âmes.



La Belvédère avec la vue sur le vieux Menton.

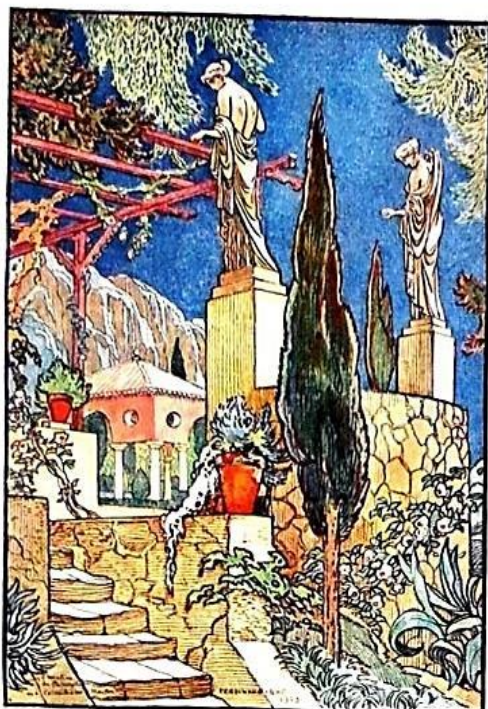


La porte principale.

Une série d'ouvrages de ce voyageur sentimental à travers le passé : *le Mystère Vénitien*, *l'Aventure italienne*, *le Fantôme de Paris*, enfin *la Volupté Romaine*, illustrée à la manière d'Hubert Robert, de palais croulants, d'eaux épanchées, de cyprès jaillis, témoignaient d'une aptitude singulière à pénétrer le secret des vieilles pierres, je ne dis pas seulement à la façon d'un archéologue ou d'un poète, mais d'un bâtisseur qui veut démêler comme elles sont assemblées et d'où dérive leur noblesse. On parla de ces ouvrages, dans les milieux lettrés, avec surprise, éloge et sympathie, puis le silence se fit. Qu'était devenu Ferdinand Bac ? Il était devenu architecte.

Tout le monde connaît cette page où Boileau raconte la vocation de Claude Perrault. Il ne pensait à rien moins, car il était médecin, anatomiste et naturaliste, voire physicien, et, un beau jour, d'un coup, se trouvant dans la maison d'un ami devant des maçons à l'ouvrage, voyant ce que leur ordonne le Vitruve alors en fonctions, il observe, critique, rabroue, imagine, conseille, prend la règle et le compas, s'enfonce dans les arcanes du métier, enfin,

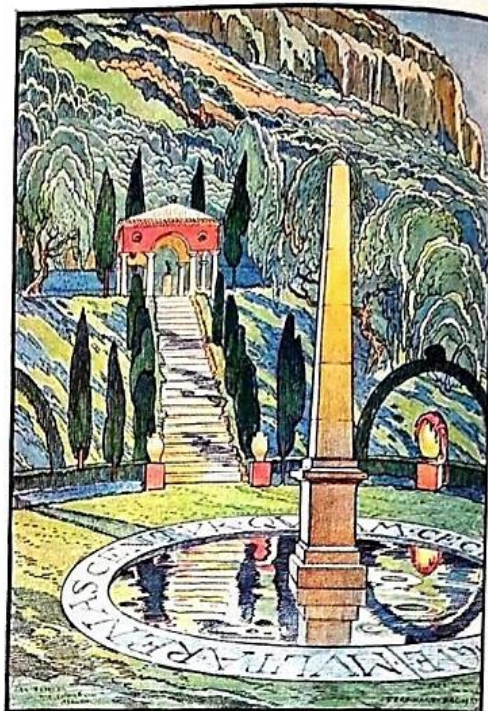
L'ILLUSTRATION



L'Escalier du Philosophe.

tout entière de ces tons de beaux fruits mûrs, dorés ou roussis par le soleil, qu'on voit aux villas de Toscane ou d'Ombrie.

Ensuite, à la pointe de Saint-Hospice, qui est une des étraves du Cap Ferrat, il est venu enrichir de quelques pensées des plus heureuses la villa Fiorentina qu'y a bâtie, face à la mer, M^{me} la comtesse Th. de Beauchamp. Enfin, portant toujours plus loin, vers l'Est, son effort de rénovation ou, pour mieux dire, de tradition renouée et d'enracinement séculaire, il a trouvé, presque à la limite extrême du territoire français, non loin du ruisseau Saint-Louis, aux flancs du rocher, qui domine Garavan et qu'on appelle les Cuses, l'occasion d'appliquer dans

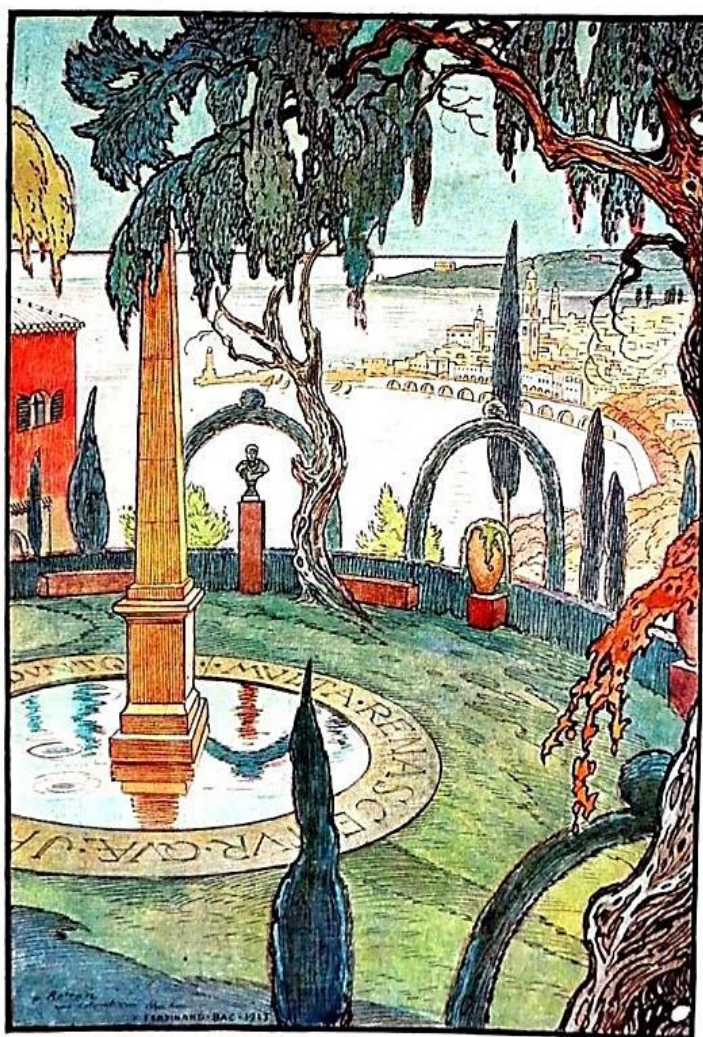


La Rotonda avec l'escalier du Belvédère.

pour dire comme son biographe :

De mauvais médecin devient bon architecte.

Ce n'est peut-être pas l'histoire bien exacte de Claude Perrault, mais c'est l'histoire de Ferdinand Bac. L'indignation a fait de lui un bâtisseur, cette fureur sacrée qui nous saisit devant les maléfices des architectes, leurs crimes contre le bois, contre la pierre, la terre cuite, le marbre ou l'airain, enfin leur conspiration, — s'il s'agit des « modern stylistes », — contre nos aises les plus légitimes. « Ah ! donnez-moi le compas et l'équerre, je ne ferai jamais plus mal ! » a crié sans doute M. Bac. Des amis éclairés, et confiants, les lui ont donnés, l'ont laissé faire, — et il a fait très bien. Dans les collines de Grasse, sur cette route de Magagnosc qui mène à la vallée du Loup, il a transformé la villa Croisset, puis il l'a entourée d'un rempart de terrasses, d'arcades, animée par des fontaines, sanctifiée par une chapelle, égayée par des jardins, peinte et revêtue



L'Obélisque avec la vue sur Menton.

leur totalité ses dons d'architecte, de jardinier paysager et de peintre décorateur. Là non plus, — je veux dire pas plus que dans la vocation qui fit de l'humoriste Ferdinand Bac un pieux historien des vieilles cités italiennes, — il n'y a improvisation véritable. Ce que le passant de la Riviera voit surgir au-dessus des flots avec la rapidité de ce palais hindou que, dit-on, les génies bâtirent en deux jours et demi, c'est la projection, comme sur un écran magique, des songes formés au cours de quarante années de pèlerinages, d'analyses, d'évocations.

Aux Colombières, la tâche de l'artiste était la plus difficile du monde, parce qu'il se trouvait dans le plus beau pays du monde. Là où la Nature a tout fait, l'art de l'homme risque de n'être qu'un barbarisme ou qu'une superfétation. Pourtant il faut vivre et la Nature, qui a tout fait, n'a pas fait l'habitation de l'homme : elle ne lui en a donné que les éléments. Mais elle lui en a donné les éléments qu'il

L'ILLUSTRATION

ne doit pas négliger. Puis cette Nature, qui a créé tout le décor, n'a pas donné le moyen d'en jouir, ni le cadre idoine à le capter, et c'est là que l'artiste peut intervenir.

Avec quelles précautions, surtout dans le jardin, on l'imagine! Depuis le début des âges, les faiseurs de jardins, si différents qu'ils paraissent, ont cherché tous au fond la même chose, « réagir contre la nature » : dans les pays plats, créer l'accident; dans les pays monotones, mettre la variété; dans les pauvres, la richesse; dans les hostiles, la sécurité; dans les traversés, la retraite; dans les bruyants, le silence. L'*Hortus conclusus* du moyen âge, serré tout près de la poterne et parfois, même, entre les murs du château, puis le jardin à l'italienne, puis le jardin à la française, puis l'anglais ou « paysager », répondent tous à quelqu'un de ces goûts ou de ces nécessités. Tous, ils ont pour objet de mettre dans la nature ou un confort ou une sécurité, ou un pittoresque ou une variété de richesse que la nature ambiante n'offre pas. — mais lorsque la Nature offre tout cela et à un degré que l'Art ne peut approcher de bien loin! Aux Colombières, comme sur toute cette corniche, le pittoresque abonde, l'accident est à chaque pas, l'esprit a peine à suffire aux sensations, comme la brise a peine à charrier les parfums. Du fond des ravins montent les cierges des agaves, du haut des balcons les ficoïdes retombent en stalactites. On a la tête sous un surplomb de rocher, le pied au niveau de la crête d'un immense eucalyptus; les oliviers se tordent avec des gestes de damnés de Michel-Ange et les cyprès jaillissent avec la pureté sereine d'un beau vers. Des terrasses? Pour quoi faire? Tout n'est que gradins, murettes rangées en amphithéâtre, Colisées de verdure; il faudrait en supprimer, plutôt... Et quant aux « points de vue », il y en a trop! Il n'y a pas à créer un beau désordre, il faut créer de l'ordre, au contraire, pour jouir commodément de cette indiscrète et surabondante explosion de beautés.

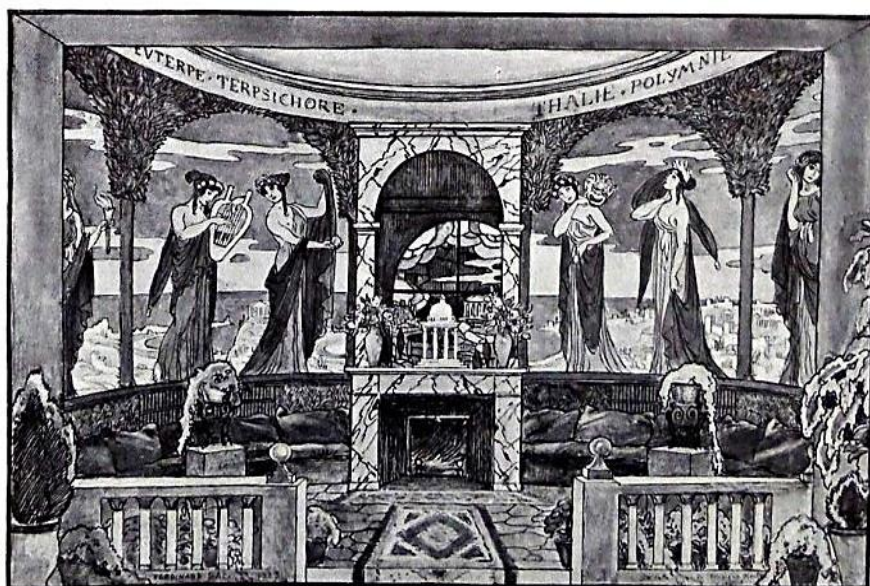
Mais cet ordre même, comment ne dérangera-t-il pas celui de la nature? Dans ce paysage, qui est déjà un jardin sculptural et pittoresque dominé par une gigantesque frise de rochers et dominant l'infini parvis bleu que forme la tranquille abîme des mers, le fil brillant des eaux tendu à l'horizon, à travers les broderies de l'oliveraie, comment dire : ceci seulement sera du luxe, de l'harmonie, de la beauté? Au delà, c'est la nature aveugle et dérégulée. En deçà, ce sera l'homme conscient, capable d'abstractions, dont le médium, en pivotant autour du pouce, aura tracé ce quart de cercle, dont le pied, soulevé en cadence, aura donné la mesure de ces degrés? Ne risque-t-on pas que l'espace, ainsi désigné, ou « dessiné », soit moins émouvant que le reste et qu'il faille sortir du jardin pour retrouver dans son ampleur insurpassable la divine harmonie qui meut tout en ce monde, *il sole e l'altre stelle*?

Tel était l'écueil. M. Bac a su l'éviter. Un Le Nôtre créait un paysage ou, si l'on veut, une architecture végétale là où il n'y en avait pas. M. Bac sait ne pas les détruire là où il y en a, ce qui est peut-être aussi difficile, ce qui requiert, en tout cas, à défaut de génie, une discipline sévère et une exacte pénétration des effets et des causes. Son œuvre porte la marque de l'esprit qui limite et ordonne un repos dans le mouvement incessant des lignes naturelles et l'accord tenu de quelques couleurs unies et plates parmi les modulations infinies des teintes vivantes.

Comme bien l'on pense, il a tout gardé de la végétation naturelle de ce pays et, du même coup, expulsé les intrus exotiques; il a tout employé des matériaux de la région, même les plus pauvres, et le plus rarement possible appelé le secours des étrangers.

Ni dissimuler le paysage, ni l'enrichir : l'encadrer et le capter. Ni supprimer les aspérités, ni même les aplanir : les rendre accessibles et en mesurer, par quelques contrastes, toute la grandeur : — telle a été, aux Colombières, la tâche modeste et sereine de Ferdinand Bac. Il a collaboré avec le précipice. Il a mis dans son jeu l'immensité de l'horizon. Seulement çà et là, le jet d'un obélisque ou d'un cyprès arrêtant la chute d'une pente ou bien la courbure d'un dôme et le niveau d'une plate-forme adoucissant les verticales des rochers. Ainsi, les rares dérogations au décor naturel sont des haltes dans la promenade, des paliers dans l'ascension, des cercles pour la réunion et la causerie, entaillant juste ce qu'il faut pour que le pied se puisse poser, nivelant ce qui est indispensible aux peplos modernes pour tourner et s'épanouir, ou, encore, par-dessus quelques colonnes, une coupe renversée pleine d'une ombre claire, afin que le front soit protégé de l'averse ou du soleil. Des « repos » sur une pente, des degrés pour une escalade, une voûte pour la rêverie, des pleins cintres végétaux, formés par le *cupressus horizontalis*, recourbé en arceaux afin d'y suspendre, comme dans un cadre, un joyau choisi à l'arrière-plan, — le vieux Menton, par exemple; — puis une allée droite pour déambuler en pleine méditation, à pied sûr, sans prendre garde où l'on marche, les yeux fixés sur l'horizon, et, çà et là, une statue aux gestes nobles qui rappelle, au milieu des beautés de la nature, le rythme de l'organisme humain, ou seulement, au bout d'une colonne, une tête antique qui se souvient d'avoir pensé; enfin, la haute lettre des inscriptions latines gravitant autour des miroirs d'eau ou, serrant en bandeau les corniches, quelques maximes reposantes et lumineuses comme cet horizon méditerranéen et comme lui éternelles : c'est tout. C'est assez pour que l'honnête homme de notre temps puisse jouir de ce coin béni de la terre et y laisser la trace de ses pas, sans en effacer la moindre parcelle de beauté.

ROBERT DE LA SIZERANNE.



La salle de musique d'une villa méditerranéenne : les Colombières, par Ferdinand Bac.

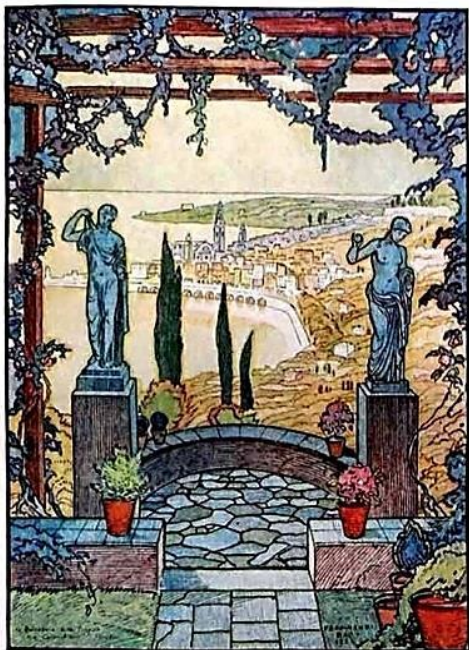
UNE VILLA MÉDITERRANÉENNE
LES COLOMBIÈRES

Une œuvre architecturale et décorative
 de FERDINAND BAC.

II

M. Robert de la Sizeranne, dans un numéro antérieur, a présenté l'œuvre de M. Ferdinand Bac. Pour ce deuxième article, nous avons demandé à l'artiste lui-même d'exposer son projet et de commenter les planches que nous reproduisons.

Au même titre que la villa Croisset à Grasse, celle des Colombières, à Menton, est une œuvre spontanée, sans nul projet préa-



La sortie de la pergola.

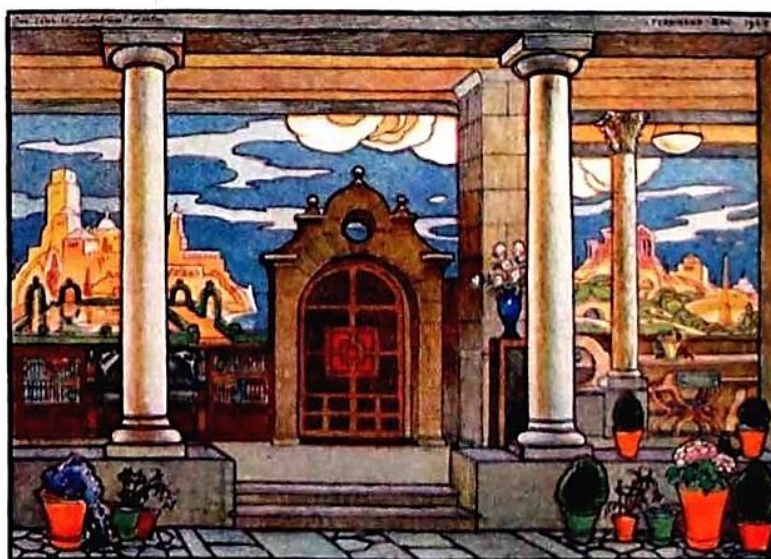
table. Des peintres en bâtiment étaient, un matin de janvier 1920, occupés à tracer au pochoir des guirlandes de glycines dans cette modeste maison construite par le philosophe Fouillée. J'arrêtai le geste du compagnon et, lui prenant des mains son pinceau, je mis un grand étonnement au fond de son âme en jetant sur ce qui restait de mur encore vierge la silhouette d'un pot de fleurs. - Voyez-vous, lui dis-je, dans ce pays béni, vos ancêtres savaient donner aux murs, contre lesquels se heurtait leur regard désolé, des perspectives audacieuses. C'était là leur goût pour la liberté. Il faut donc, par des moyens anciens dont vous avez perdu la trace, rénover cet art charmant qui consiste à faire croire aux habitants d'un logis qu'ils vivent sur des terrasses où leur œil jouit, dans le ravissement, de paysages invraisemblables. Il faut enfin leur offrir l'illusion d'une infinité de Paradis, à la portée de leurs bras tendus.

Ce discours insensé plut à ces braves gens et c'est ainsi que, grâce à M. et M^{me} Émile L. Boekairy, propriétaires indulgents, complices de ces folies, commença la transformation complète de ce domaine. Celui-ci, à vrai dire, pouvait se passer de l'intervention des hommes, car il tient de la nature même une beauté à laquelle la maladresse des poètes n'ajoute rien. Pénétré de cette vérité, si le principal souci du grand philosophe avait été « de s'y garer du vent d'Est », le mien fut de me faire « l'encadreur » de cette vision du



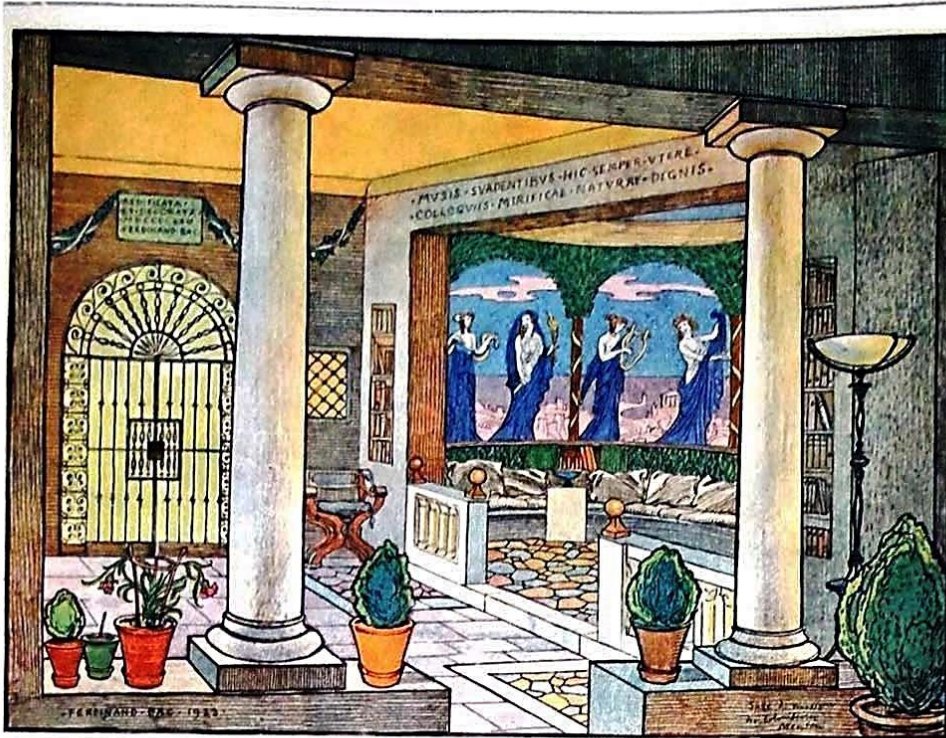
L'escalier du Palazzino.

vieux Menton qui, avec ses arcades, soutenant la cité médiévale et sa couronne de cyprès, plantée à son sommet, est posé dans la mer ainsi qu'un reliquaire sur un coquillage. La loi d'harmonie ne tolère nulle fausse note et, par sa rigueur même, elle réduit à néant tout ce qui s'oppose à sa marche ascendante. C'est donc pas à pas, par un mécanisme inexorable, que le pot de fleurs, peint en plaisantant contre un mur, transforma peu à peu le domaine entier. Robert de Montesquiou me disait un jour qu'une seule fleur, introduite dans un logis, pouvait y devenir la cause d'une révolution esthétique et chasser tout ce qui l'entourait. C'est ainsi que, sur la petite villa de M. Fouillée, une tempête s'est déchaînée et quelque chose a surgi de terre qui, débordant les limites anciennes, englobe déjà quatre hectares à flanc de coteau,



La bibliothèque avec la fresque du paysage espagnol, et un coin de la salle à manger avec le paysage gréco-romain.

L'ILLUSTRATION



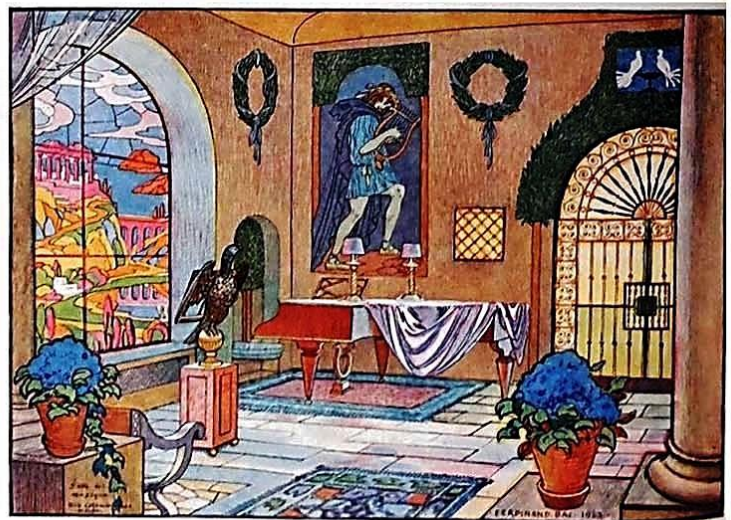
La salle de musique avec l'exergue des Muses.

millénaire où les générations se confondent dans une expression presque identique. L'ornement seul souligne les règnes et les temps ; dépouillé de cet apport compliqué, l'Art méditerranéen pouvait se régénérer dans les besoins modernes. Partant de cette idée, je créai d'abord le tracé hardi des Italiens dans leur utilisation des surfaces, afin de faire rendre à un terrain très défavorable un maximum de clarté, d'une « lecture facile ». Mais le sol, cultivé par les Ligures, était irrégulier dans ses échelons sinueux suivant les courbes géologiques, comme les gradins la cuve d'un amphithéâtre. Nous le tenions, pour ainsi dire, tout fruste de la main des premiers colons qui avaient laissé, comme dans la mâchoire d'un monstre antédiluvien, d'immenses racines d'oliviers témoins de leur passage. Le respect religieux qui nous animait pour les arbres millénaires rendait fort difficile le problème d'un redressement du sol. Il fallait « prendre la terre par les oreilles » et la tourner dans l'axe de la maison,

dans ce coin extrême de la France, sillonné d'antiques voies romaines où les contrebandiers descendent à l'aube naissante.

Imiter servilement un style était en dehors de nos préoccupations. Après dix années d'apprentissage dans un métier où je m'étais improvisé au service de quelques amis, j'étais arrivé à la certitude qu'on pouvait grouper dans une seule conception la plupart des formes, issues de la Méditerranée, à la condition de leur laisser la simplicité qui les unissait toutes, l'accent par lequel elles étaient les parentes du soleil et de la mer, baignant le même rivage. Alors, depuis les Grecs jusqu'à Palladio, on pouvait glaner les fruits de cet arbre

Nous créâmes ainsi une suite de surfaces qui s'équilibraient dans leur orientation avec la descente quasi triomphale vers la mer. Le regard bondit sans obstacle des premiers rochers vers l'antique port, par-dessus les oliveraies et un enclos qui est bien



La salle de musique : le vitrail avec la fresque d'Orphée.



Le palladio de la salle à manger.

le dernier bois sacré. En établissant une Rotonda, arcadée de cyprès taillés, je songeai à édifier cette « première pierre dressée vers Dieu » qu'on appelle un obélisque, si cher à nos anciens et si déchu aujourd'hui qu'on l'a relégué dans les cimetières. L'entourant d'un miroir d'eau, j'ajoutai une grande inscription latine qui disait la perpétuité du génie latin : *Nulla renascitur que jam cecidit caduntque*. De là on monte vers un belvédère où un faune s'élance, ivre de lumière. Puis je voulus capter une vue sur la vieille ville au bout d'une pergola. Plus loin, un berceau de branches m'invitait à y abriter un torse antique. Des petits jardins géométriques, dallés de débris de marbre, sont les appartements vécus, les lieux clos où sur un banc on peut méditer.

Enfin l'idée païenne se précisa davantage lorsque, hanté par la grotte de Calypso, je la découvris au-dessus du Pont-Saint-Louis et que le paysage archaïque apparut autour de moi comme une transposition

L'ILLUSTRATION

heureuse du décor de l'Odyssée. Elargissant alors le cadre du palladio rustique, — qui formait le thème général de la maison et des jardins, — je conçus l'idée de consacrer une fontaine à Nausicaa, un bosquet au dieu Pan sous un antique caroubier, un autel à Dionysos, et à Ulysse un jardin clos dont les murs seraient décorés de fresques, relatant cette singulière aventure.

Au milieu du jardin, un garage, dans sa vulgarité, s'opposait à la maison. Je me souvins des architectes italiens qui « supprimaient des montagnes » par une porte se creusant dans un rocher. Plutôt que de supprimer l'obstacle, je l'invitai à faire partie du décor et, cachant le garage par une façade en trompe-l'œil, j'en fis le motif principal d'un jardin clos en fer à cheval, formant le fond d'un parterre géométrique bordé de camélias.

Les acquisitions nouvelles qui augmentaient le domaine d'une année à l'autre comportaient une oliveraie et un paysage de rochers plantés à leur base de citronniers centenaires. Un chemin de muletiers coupait ce domaine en deux. Grâce au concours intelligent de la municipalité de Menton et de son Service technique, il put être unifié et rendu accessible par une route contournant ces rochers et ces vallons de plein-pied avec le belvédère.

La Villa, augmentée elle-même de deux ailes, fut transformée



Une chambre d'invités avec les fresques des paysages italiens.



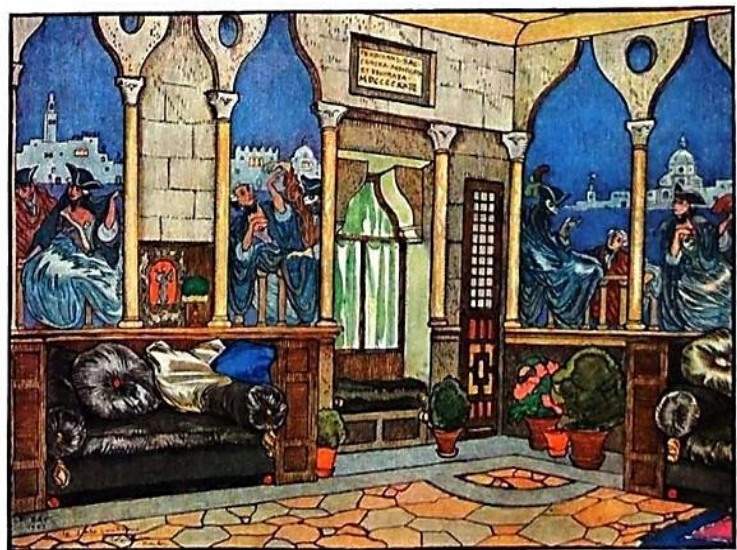
La chambre espagnole avec le mirador et les paysages lunaires.

de fond en comble et toutes les pièces décorées de fresques. Il fallait avant tout concilier le confort avec ces « conceptions révolutionnaires » qui n'étaient qu'un respect d'une vieille tradition perdue. Ainsi, construire des bancs de pierre dans l'épaisseur des murs, surélever ou abaisser le niveau des planchers, c'était autant d'actes audacieux pour la routine. Considérer qu'un vitrail n'est pas uniquement une matière religieuse, et créer avec elle des paysages au lieu de Saints aux Donateurs, était une manière de défi. La salle à manger fut conçue comme une terrasse, limitée seulement par un palladio qui découpe l'adorable vue de Menton ainsi qu'un triptyque sans laisser soupçonner une vitre. Le sol fut dallé d'un marbre vert qui imite le fond glauque des eaux profondes. Une table scellée, une vasque de marbre donnant l'illusion du plein air. Autour du rez-de-chaussée se déroule un cycle de fresques dont le thème est la culture méditerranéenne. Ainsi, dans des paysages synthétiques, j'essayai de représenter l'Orient, l'Ère gréco-romaine, hispano-mauresque et italienne. Ils tournent autour de la salle à manger, de la bibliothèque, du salon. Certes, le délicieux vertige du vrai paysage qui ceinture les Colombières laisse loin derrière lui celui que j'ai conçu en supprimant la sensation des murs ; mais en y incorporant les meubles, j'ai tenté de créer cette stabilité bienfaisante des « choses qui ne s'en vont pas », qui font corps avec la vie d'une famille, loin de nos existences

errantes où tout ce que nous avons aimé finit dans le gouffre nauséabond de l'Hôtel des Ventes, vomé par le wagon capitonné.

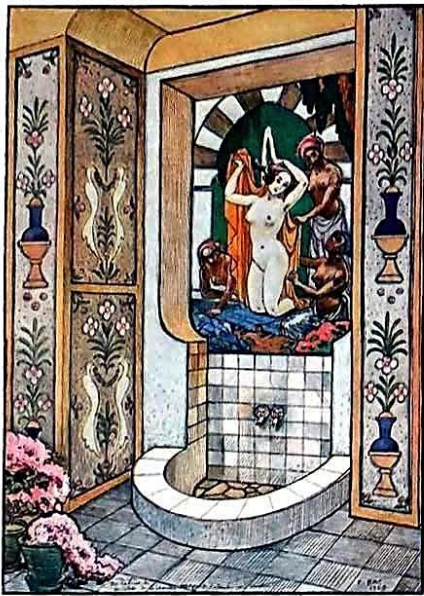
La salle consacrée aux Muses reçoit un jour mystérieux d'un grand vitrail. Dès le matin, les reflets bleus et roses cheminent lentement sur le sol de marbre pour mourir enfin le soir aux pieds des déesses. Alors ils se mêlent à leurs tuniques, montent le long de leurs plis et se confondent dans un brouillard azuré avec ce divin cortège qui passe au crépuscule devant une cité rose de l'archipel grec. Tous ces effets ont été combinés après de longues réflexions qui ne laissent rien au hasard. Mais un œil habitué au décor banal de la vie normale a quelque peine à s'orienter dans ces jeux optiques si familiers aux anciens. Ainsi, au rez-de-chaussée, nous avons imaginé une salle d'un petit palais vénitien aux portes basses et secrètes. Les murs sont frustes et sévères, mais la loggia s'ouvre sur la nuit magique, et c'est le Carnaval de Goldoni qui passe sur la perspective du Grand Canal dans un scintillement de lanternes et d'illuminations, tandis que les couples au masque blanc sous la baùta, enveloppés de dominos noirs et de manteaux rouges, accoudés entre les colonnes, ou assis sur

le rebord des balustrades, intriguent, se cherchent, se cajolent dans cette atmosphère chargée de mystères et de frivolités... Des sièges en laque rouge, décorés en Chine de personnages en relief d'or, sont les seuls témoins réels de ces fêtes somptueuses.



La chambre vénitienne avec les fresques du Carnaval nocturne.

L'ILLUSTRATION



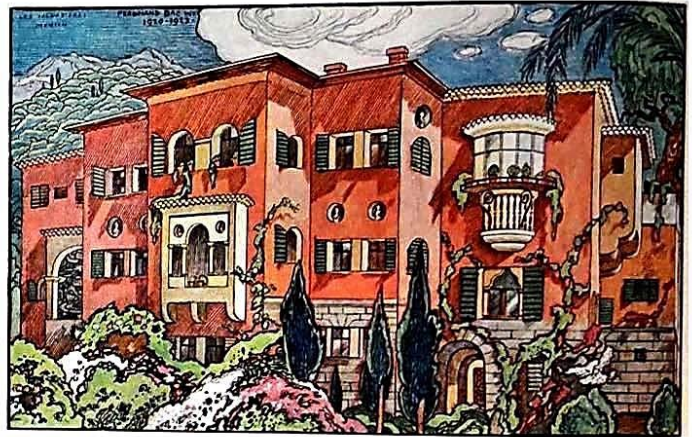
Un coin du cabinet de toilette de l'appartement espagnol.

lées. Au fond, une niche se creuse dans un mur nu d'où jaillit un ange tenant une lanterne. Un Amour musicien surgit d'un buisson de roses d'or et se penche avec sa guitare sur le lit de repos où un amas de coussins aux reflets métalliques invite aux nonchalances d'Orient. Autour de la pièce, une balustrade en laque de Chine rouge luit avec des reflets ardents de grenade mûre. Quelques fauteuils du temps de Philippe IV sont posés contre le mur. Une porte grillagée laisse entrevoir une terrasse sous la grappe des vieux oliviers, et l'on y aperçoit la frontière. Sur le Midi s'ouvre le mirador aux volets peints ; une joie éclate dans cette verrière ; le soleil éclaire à profusion des pots de fleurs où se balance la volupté des œillets. Une odeur de vanille et de jasmin, de buis amer, de jacinthe monte des parterres avec le bruit des fontaines. On est « ailleurs ». On ne sait pas où... L'oubli total tombe sur le terre-à-terre quotidien et engourdit nos sens par l'enchantement du dehors.

Dans ce domaine, chaque chose a ainsi ses limites, son intimité, sa consécration, comme celle d'une chapelle dans une cathédrale. Certes, la grande idée païenne dont ce vieux sol ligurien est imprégné a jailli partout vers nous, elle a guidé et inspiré nos projets, elle est pour ainsi dire installée en permanence. Quel

vain effort on ferait de s'en défendre ! Mais les vieux dieux vous y bercent si bien, les déesses et les nymphes y circulent comme des ombres familières, et, certaines nuits magiques, quand le domaine prend des airs de contes de fée, on peut voir rôder le spectre des grandes figures olympiennes et même celle de Shakespeare, quand les eaux luisent et que l'astre nocturne met dans les branches des frémissements d'éclairs.

Ma modeste mission n'aura consisté qu'à rendre plus hospitalière à nos sens la magie de cette nature grandiose, par quelques jardins clos sous le ciel et par quelques pièces ouvertes sur le cirque des beautés naturelles. Il fallait seulement leur faire le tour, il fallait vêtir les murs de quelques puériles illusions qui suffisent à l'imagination des grands enfants que nous sommes pour les mener hors du médiocre. Il y a de quoi déconcerter beaucoup d'esprits vivant dans la coquille d'une existence rétrécie et que n'anime point le grand souffle méditerranéen. C'est un courant d'air qui passe sur les conceptions timorées dont vécurent honorablement des générations précédentes. Des temps nouveaux plus hardis naissent, un balai à la main, pour faire table rase de tout ce qui les obsède par une trop longue usure. Notre règle de travail s'est inspirée de quelque témérité, car nous voulons rester des enfants de notre temps ; mais nous n'avons jamais oublié ce que nous devons à nos pères, et nous n'avons essayé de rénovier



Façade méridionale des Colomnières.

en quelque manière un art méditerranéen qu'en nous inspirant du profond respect que nous leur devons pour la gloire latine qui a nourri le monde, car sans elle tout n'est que barbarie et vulgarité pour notre vieille Europe.

FERDINAND BAC.



L'alcôve de la chambre espagnole.